



Médiévales

Langues, Textes, Histoire

53 | automne 2007

La nature en partage

Charles MÉRIAUX, *Gallia irradiata. Saints et sanctuaires dans le nord de la Gaule du haut Moyen Âge*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag (Beiträge zur Hagiographie, 4), 2006, 428 p.

Alban Gautier



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/medievales/4282>

DOI : 10.4000/medievales.4282

ISSN : 1777-5892

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2007

Pagination : 186-189

ISBN : 978-2-84292-211-5

ISSN : 0751-2708

Référence électronique

Alban Gautier, « Charles MÉRIAUX, *Gallia irradiata. Saints et sanctuaires dans le nord de la Gaule du haut Moyen Âge*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag (Beiträge zur Hagiographie, 4), 2006, 428 p. », *Médiévales* [En ligne], 53 | automne 2007, mis en ligne le 24 avril 2008, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/medievales/4282> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/medievales.4282>

Tous droits réservés

montrer qu'il se désintéresse de ce qui se passe, mais pour indiquer qu'il est « en songe ». Ce Joseph « pensif » doit inciter le Chrétien à se remémorer toutes les révélations faites par Gabriel à l'époux de la Vierge. Sa position dans l'image et son attitude en font le premier spectateur humain de l'Incarnation, lui octroyant un rôle d'intermédiaire, entre la scène où s'accomplit la révélation divine et celui qui la regarde⁵.

En suivant et en prolongeant les démonstrations stimulantes de l'auteur, on peut poser deux questions : la paternité de Joseph n'est-elle pas emblématique de toute paternité médiévale qui est, par essence, « partagée⁶ » ? Joseph n'a-t-il pas été d'abord et avant tout promu et vénéré comme « époux de la Vierge » et bien peu comme « père de Jésus » ?

Didier LETT

Charles MÉRIAUX, *Gallia irradiata. Saints et sanctuaires dans le nord de la Gaule du haut Moyen Âge*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag (Beiträge zur Hagiographie, 4), 2006, 428 p.

Une fois n'est pas coutume, peut-être faut-il ouvrir le livre de Charles Mériaux en commençant par la fin – en l'occurrence, par les deux riches annexes (respectivement 104 et 27 pages) qui résumant l'essentiel du travail de collecte réalisé par l'auteur à l'occasion de sa thèse sur la formation des diocèses septentrionaux de la Gaule entre le VI^e et le X^e siècle, et dont cet ouvrage représente l'aboutissement. Couvrant les régions situées dans la moitié nord de la province de Belgique II^e, à savoir les anciennes cités des Atrébates (Arras), des Ménapiens (Cassel/Tournai), des Morins (Boulogne et Thérouanne) et des Nerviens (Bavay/Cambrai), le livre décrit les évolutions qui ont permis, au cours du haut Moyen Âge, l'intégration de ces régions au royaume franc et à son mode d'organisation ecclésiastique. Le processus débouche en effet à l'époque carolingienne sur la formation de quatre diocèses aux physionomies bien différentes. Le diocèse de Thérouanne, pour commencer, a absorbé la cité de Boulogne et vu se développer la double communauté monastique et canoniale de Sithiu (Saint-Bertin/Saint-Omer). Celui de Cambrai, le seul à se trouver en terre d'Empire à la suite des partages du IX^e siècle, connaît un épiscopat puissant ; les évêques de Cambrai administrent par ailleurs le diocèse d'Arras, qui n'a donc pas d'évêque propre. Le même cas de figure se présente dans le diocèse de Tournai, placé sous la responsabilité des évêques de Noyon – que l'auteur maintient hors de son étude : un choix qui peut se discuter mais qu'il justifie par des considérations géographiques, Noyon se rapprochant plus des diocèses picards comme celui d'Amiens. Se plaçant à la croisée de la géographie ecclésiastique et de l'histoire des pratiques religieuses, et sans jamais perdre de vue les dimensions politiques de son sujet, l'auteur s'inscrit donc dans le renouvellement récent de l'histoire religieuse du haut Moyen Âge, qui a quitté le juridisme étroit et l'étude polémique (dans un sens ou dans l'autre) de l'hagiographie pour adopter face aux sources une attitude plus pragmatique.

5. Paul PAYAN avait jeté les bases de cette démonstration dans un précédent article : « Ridicule ? L'image ambiguë de saint Joseph à la fin du Moyen Âge », *Médiévales*, 39, 2000, p. 96-111.

6. Je reprends ici le concept de « paternité partagée » élaborée par Jérôme BASCHET, *Le Sein du père. Abraham et la paternité dans l'Occident médiéval*, Paris, 2000, chap. VIII, p. 310-343.

Mais revenons aux annexes, qui constituent un outil précieux et une étape désormais incontournable pour tous ceux qui, à l'avenir, prétendront travailler sur les espaces septentrionaux de la Gaule mérovingienne et carolingienne, et ce bien au-delà des seules questions religieuses. La première consiste en un catalogue exhaustif de 218 sanctuaires (églises, monastères, *cellae* et autres chapelles castrales) répartis dans ces quatre diocèses. Pour chacun de ces sanctuaires, l'auteur propose une rapide notice explicative accompagnée d'une liste des sources et d'une bibliographie sommaire ; une carte complète le catalogue. Le choix des sites retenus s'est fait en fonction d'un critère qui peut sembler drastique mais qui permet d'éviter à la fois la pléthore documentaire et le risque d'anachronisme : seuls les sanctuaires mentionnés dans des documents datés avec fiabilité d'avant les environs de l'an mil sont retenus (les *Gesta* des évêques de Cambrai, rédigés vers 1024/1025, forment en quelque sorte la borne ultime de la documentation retenue). Sont donc exclus tous les autels ou églises mentionnés dans les chartes postérieures – en particulier celles (fausses ou authentiques) se rattachant à la réforme grégorienne –, les données tirées des pouillés et autres dénombremens d'époques ultérieures, ou encore les innombrables vies de saints de la deuxième moitié du Moyen Âge. Toute histoire rétrospective est donc bannie de l'ouvrage, ce qui n'est pas commun lorsque l'on touche aux questions de topographie religieuse, domaine où l'on voit trop souvent des observations de la fin du Moyen Âge, voire d'époque moderne, étendues à des périodes plus précoces. Les tableaux des pages 120 à 125, récapitulant l'ensemble des vocables connus dans les quatre diocèses pendant la période considérée, sont à cet égard exemplaires. La seconde annexe, plus classique et plus courte, résume les principaux dossiers hagiographiques en reprenant les données connues sur 64 saints régionaux : vies, miracles, emplacement des reliques, et bien sûr éléments de datation des textes. Sur ce point, on regrettera que l'auteur n'ait recensé que les textes explicitement hagiographiques : les textes « historiques » peuvent apporter des éléments à la connaissance de tel ou tel saint, comme par exemple ces deux chapitres de l'*Histoire ecclésiastique* de Bède qui mentionnent, dès le VIII^e siècle, la présence à Boulogne des reliques de l'abbé Pierre de Cantorbéry, bien avant la *vita* tardive composée par Eadmer aux environs de 1100. L'auteur bien entendu connaît et utilise ces autres textes, mais le fait de ne pas les avoir recensés dans son annexe peut donner au lecteur pressé une fausse impression sur la date à laquelle certains cultes sont attestés pour la première fois.

Cette abondante matière forme le socle sur lequel s'appuient les neuf chapitres et les trois parties de l'ouvrage proprement dit. Dans un premier temps, l'auteur se penche sur l'implantation du christianisme à l'époque mérovingienne. Loin des clichés hagiographiques repris par l'historiographie jusque dans les années 1990, l'idée d'une « mission » vers les diocèses septentrionaux au cours du VII^e siècle (sous les auspices de saint Amand et d'autres champions de la foi) est examinée et finalement récusée : en cela, Charles Mériaux se place dans la lignée d'historiens qui, à l'instar d'Alain Dierkens, ont insisté sur l'ancienneté de la christianisation dans les pays situés au nord de la Somme et sur la continuité des pratiques religieuses entre l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge, y compris dans ces régions souvent considérées comme plus « germanisées » que le reste de la Gaule. En bref, l'absence de références à une christianisation du Nord de la Gaule au Bas-Empire serait plus due à des raisons documentaires qu'à une absence de chrétiens. Une comparaison avec le sud-est de la Grande-Bretagne, où des conclusions similaires (bien que plus hasardeuses) ont été proposées par Rob Meens et Ian Wood, aurait pu s'avérer intéres-

sante⁷. Les mouvements prétendument missionnaires du VII^e siècle sont donc identifiés ici comme marquant, après une phase de relatif désintérêt au VI^e siècle, la « réintégration » de ces régions à l'espace contrôlé par le palais mérovingien de Clotaire II puis de Dagobert I^{er}. Amand, Éloi ou Omer sont vus avant tout comme des agents du pouvoir neustrien dans un contexte où la métropole provinciale, Reims, est soumise au palais austrasien. Quelques hypothèses ingénieuses sont proposées pour expliquer les raisons du rattachement de Tournai à Noyon, rendant compte par la même occasion de certaines incohérences apparentes de la carrière d'Amand.

L'auteur étudie dans un deuxième temps « l'élaboration du paysage religieux », en proposant, à partir de son catalogue des sanctuaires, une classification qui ne surprendra pas le lecteur : certains lieux de culte sont érigés sous l'impulsion de communautés monastiques telles que celles de Sithiu ou, dans le diocèse de Tournai, les abbayes gantoises de Saint-Bavon et de Saint-Pierre-au-Mont-Blandin ; d'autres, principalement en milieu rural, sont fondés et contrôlés par de grands laïcs, qu'il s'agisse du roi ou des aristocrates (le cas d'Eberhard de Frioul et de son épouse Gisèle est à nouveau l'occasion d'une étude précise) ; d'autres enfin, majoritairement urbains, se développent sous la responsabilité des évêques. L'intérêt principal de cette partie, qui se dégage au fil des pages, est bien entendu la grande diversité des situations, mais aussi et surtout le fait que cette diversité n'est pas sans logique : le rôle des différents acteurs varie considérablement d'un diocèse à l'autre, et rien ne serait plus faux que de voir cette région septentrionale comme une vaste unité où les choses se passeraient globalement de la même manière.

L'un des aspects les plus intéressants de l'ouvrage de Charles Mériaux est donc, loin d'ériger le nord de la Gaule en modèle possible et éventuellement exportable dans d'autres régions, de coller aux réalités dégagées à partir des sources et de montrer l'existence de « profils » de diocèses très différents les uns des autres – une impression amplement confirmée par la troisième partie sur le culte des saints, dont le plan examine successivement chacun des diocèses. Ainsi l'évêché de Cambrai apparaît logiquement comme un espace privilégié de l'action épiscopale, avec ses évêques puissants dont l'autorité est renforcée très tôt par leur position d'agents du pouvoir impérial. En revanche, les diocèses dont l'évêque n'est pas résident voient les laïcs et les communautés qu'ils patronnent se déployer de manière plus libre : dans le diocèse de Tournai, la puissance des abbayes gantoises, qui se traduit entre autres par le grand nombre d'églises rurales qu'elles contrôlent, est le résultat de l'action des comtes de Flandre. On regrettera ici que l'auteur n'en dise plus sur le diocèse d'Arras, qui apparaît en toutes choses comme le parent pauvre de ce livre : on aurait aimé plus de données, et peut-être quelques hypothèses supplémentaires, sur l'abbaye Saint-Vaast, sur son éventuel rôle intégrateur dans le diocèse et sur ses rapports avec la tutelle épiscopale cambraisienne. Sans doute faut-il incriminer ici, plus que l'auteur lui-même, l'extrême faiblesse des sources. Mais la présence de l'évêque dans son diocèse ne lui garantit pas systématiquement un contrôle efficace de l'espace religieux. L'évêque de Thérouanne en effet se retrouve comprimé entre d'une part les puissantes communautés audomaroises et d'autre part les comtes de Flandre (eux-mêmes abbés laïcs de Saint-Bertin pendant une bonne partie du X^e siècle),

7. R. MEENS, « A background to Augustine's Mission to Anglo-Saxon England », *Anglo-Saxon England*, 23, 1994, p. 5-17 ; I. WOOD, « The Mission of Augustine of Canterbury to the English », *Speculum*, 69, 1994, p. 1-17.

qui lui laissent finalement peu d'espace de liberté et en font un simple dispensateur de cérémonies. L'étude d'un récit de procession en 959 entre Saint-Bertin et Saint-Omer est à cet égard exemplaire : le sermon de l'évêque, qui se déroule à mi chemin des deux sanctuaires, est le signe de la polarisation du diocèse non pas autour de la cathédrale de Thérouanne, mais bien autour des communautés audomaraises.

Ces différences entre les quatre diocèses s'observent parfaitement à travers le culte des saints. Si à Thérouanne les saints sont, de manière attendue, les fondateurs Bertin et Omer, la faiblesse du sanctuaire cathédral s'explique d'abord par le fait que les reliques du second, qui est le plus ancien évêque dont les restes soient présents dans le diocèse, lui ont échappé au profit de la double communauté de Sithiu. Les autres cultes restent nettement subordonnés à cette dernière, certains saints « périphériques » étant même « rapatriés » dans le sanctuaire central. À Cambrai au contraire, des évêques comme Fulbert ont su organiser au *x^e* siècle le culte de leurs prédécesseurs (Aubert et Géry) autour de la cathédrale. Tournai enfin connaît une réelle « pénurie de reliques » : ses évêques reposent à Noyon tandis que la communauté d'Elnone, qui conserve le corps de son fondateur Amand, en prive toutes ses autres fondations le long de l'Escaut. La solution adoptée par les comtes de Flandre et les communautés gantoises est celle de l'importation de cultes extérieurs, depuis la métropole rémoise ou depuis les marges méridionales de la principauté, voire de l'invention pure et simple (au sens moderne du mot) de cultes tels que celui de saint Liévin.

En conclusion, on ne peut qu'admirer la quantité d'informations et la qualité des conclusions que tire Charles Mériaux d'une matière à l'origine aussi dispersée. Le propos est clair, équilibré, prudent, toujours conscient de la diversité des lieux et des situations. On regrettera toutefois que la documentation se soit en pratique limitée aux seules sources écrites : l'archéologie, si elle est mentionnée dans le catalogue des sanctuaires, n'est pratiquement jamais utilisée dans la synthèse. Les fouilles de Hamage menées par Étienne Louis, citées en bibliographie, auraient ainsi pu apporter un éclairage tout à fait pertinent (et, me semble-t-il, confirmant pour l'essentiel le propos de l'auteur) à l'analyse des prétendues « communautés doubles » des *vii^e* et *viii^e* siècles, à nouveau exposées ici comme un autre mythe historiographique.

Alban GAUTIER